

***Femmes et philosophie des Lumières. De l'imaginaire à la vie des idées.*** Sous la direction de LAURENCE VANOFLEN. Paris, Classiques Garnier, « Masculin/ féminin dans l'Europe moderne », 2020. Un vol. de 410 p.

C'est un riche volume que propose Laurence Vanoflen, réunissant 22 études consacrées à 23 autrices du XVIII<sup>e</sup> et du début du XIX<sup>e</sup> siècle, sans compter la ou les contributrices anonymes des *Remontrances, plaintes et doléances des dames françaises*, publiées au tout début de la période révolutionnaire, et dont il est question dans le dernier chapitre. Privilégiant les études individuelles plutôt que les synthèses (que l'on retrouve cependant ponctuellement, par exemple sous la plume de Rotraud von Kulesa à propos de la philosophie du bonheur au féminin), l'ouvrage s'inscrit ainsi dans le sillage du *Dictionnaire des femmes des Lumières* (2015), dont il prolonge l'ambition de faire découvrir ou redécouvrir des autrices injustement oubliées par l'histoire littéraire française. À la différence du dictionnaire, tenu de couvrir l'ensemble du spectre intellectuel féminin, le volume se focalise, en revanche, sur des figures les plus à même de plaider l'idée d'« un rôle actif et plénier » (p. 11) joué par les philosophes femmes à l'élaboration de la pensée des Lumières.

On trouvera ainsi dans ce volume plusieurs lectures du féminisme du XVIII<sup>e</sup> siècle, entendu à la fois comme défense des droits des femmes (par Olympe de Gouges, nom attendu, mais aussi par Louise Dupin, Fanny de Beauharnais, la baronne de Vasse, Mme Jodin et plusieurs autres autrices), et comme façon personnelle d'interpréter les thèmes des Lumières : la connaissance du cœur humain (Marie de Verzure) et l'utilité sociale (Félicité de Genlis, Leprince de Beaumont), l'éducation (Louise d'Épinay, Leprince de Beaumont) et l'organisation politique (Octavie Belot, Joséphine de Lorraine), la question de la transcendance (Émilie du Châtelet) et les fondements de la morale (Geneviève Thiroux d'Arconville), et bien d'autres. On y trouvera également des analyses fines de l'écriture au féminin, soit qu'elle se libère dans le secret du cabinet (Joséphine de Lorraine), soit qu'elle apprenne, au contraire, à se maîtriser afin de pouvoir être entendue sur la place publique (Mme Jodin). Au fil des chapitres, on la découvre se déployer dans les marges de la préface (chez Octavie Belot), investir les genres mineurs et mondains de la lettre (Mary Montagu, Mary Wollstonecraft), du roman (Mme de Riccoboni), de l'écrit spectral conduit par la fantaisie et le caprice (Fanny de Beauharnais), mais allant aussi jusqu'à s'appropriier un genre spécifiquement masculin comme la satire, pratiqué avec brio par Constance de Théis. À tout ceci s'ajoutent des approches transversales, éclairantes sur la conception du sujet féminin écrivain, oscillant entre l'image de l'immigrée et de la colonisée, selon Lorenzo Rustighi, mais aussi élaborant un novateur « nous », selon Alessandra Doria.

Le choix de la directrice du volume est de regrouper les contributions en trois sections, la première se proposant de « répertorier les domaines de réflexion abordés par les auteures », la seconde se penchant sur « les modalités de leur participation » aux Lumières (collaboration, dialogue et médiation), la troisième consacrée, enfin, aux « postures autoriales » (p. 16 pour les trois citations). La plus copieuse, la seconde partie est aussi celle qui apporte la contribution peut-être la plus notable de ce volume, qui conforte l'idée d'une élaboration à multiples voix de la pensée des Lumières, et grâce à de multiples façons : par l'écriture sans doute, mais aussi par la conversation et le débat, par la reprise et le prolongement créatif, par la critique constructive (comme celle de l'*Émile* dans l'*Émilie* de Louis d'Épinay), bref, par des influences croisées, les femmes n'étant pas seulement des réceptrices d'une pensée élaborée principalement ailleurs, mais souvent des initiatrices, même si elles ne revendiquent pas toujours ce rôle séminal, et qu'il ne leur est pas toujours reconnu. Tout en soulignant l'apport de l'ouvrage à cet élargissement de la perspective sur le rôle des femmes dans la philosophie des Lumières, regrettons tout de même la pique qu'il envoie aux travaux coordonnés par Sylvain Menant, qui décrit, il est vrai, les femmes surtout dans une position réactive, mais qui n'a pas moins le

mérite d'avoir été un des premiers à s'intéresser à l'écriture et à la philosophie au féminin à une époque où le sujet était loin d'intéresser l'université française.

La répartition des contributions dans les trois sections s'avère un peu artificielle, certaines communications qui entrent en résonance les unes avec les autres se trouvant étonnamment éloignées. On peut ainsi s'étonner que la « critique éclairée des livres selon Isabelle de Charrière, Jane Austen et Mary Shelley », présentée par Valérie Cossy, n'ait pas été inscrite dans la première partie, tant la question qu'elle traite (soit celle de l'humain, redéfini en des termes universels, contre une vision exclusivement ou majoritairement androcentrique) appartient de plein droit à cette « grande philosophie » dont il est censé y être question. De même, les contributions de Caroline Jacot Grapa sur la critique des grands hommes par Mme Jodin, et celle de Véronique Le Ru sur Olympe de Gouges n'y auraient probablement pas dépareillé. À l'inverse, les réflexions de Magali Fourgnaud sur la « verve ironique » de Fanny de Beauharnais, ou bien les observations de Kim Gladu sur le choix assumé d'une auctorialité en marge par Octavie Belot semblent appartenir de plein droit à la troisième partie. Cette espèce de désorganisation est liée sans doute à une cartographie encore tâtonnante du territoire de la pensée féminine au temps des Lumières. Elle est aussi, en partie, le résultat d'un choix, celui de ne pas articuler la lecture des œuvres de ces autrices autour de la question exclusive des droits des femmes, pour éviter de « confirm[er] l'idée qu'elles n'auraient rien d'autre à dire » (p. 27). Cette crainte mène finalement à disséminer les prises de position militantes des autrices des Lumières, ce qui est peut-être un peu paradoxal dans un ouvrage inspiré et porté par la volonté de prolonger le combat pour les droits des femmes.

IOANA GALLERON